

**FEMMES  
ET ANARCHISTES**  
VOLTAIRINE DE CLEYRE | EMMA GOLDMAN

« Il ne coule pas de source que la justice d'une époque soit la justice de la suivante »

La republication ou ici la première traduction de textes dont plusieurs siècles nous séparent pose immédiatement la question de leur actualisation ainsi que celle de leur impact. Un coup de poing décroché en 1890 par Voltairine de Cleyre, ou en 1910 par Emma Goldman, atteindra-t-il encore le lecteur et la lectrice en 2014? De quelle manière peut-on encore être touché(e)s?

Premier indice, ce dont il sera question entre ces pages:

SEXUALITÉS • MARIAGE • PROSTITUTION • AVORTEMENT • FAMILLE • REPRODUCTION • CAPITALISME • ANARCHISMES • POLITIQUE • FÉMINISMES • FONCTION SOCIALE...

En 1890, date à laquelle s'ouvre cette publication, Voltairine De Cleyre prononce une conférence intitulée «L'esclavage sexuel», devant l'*Unity Congregation* de Philadelphie. Elle y dénonce la posture hypocrite qui s'attache à fustiger la prostitution tout en encourageant une forme de prostitution maritale. Dans sa défense de Moses Harman, incarcéré pour avoir voulu défendre la cause des femmes, Voltairine De Cleyre affirme «Il a vu les femmes mariées telles qu'elles sont réellement: chacune est une esclave attachée qui reçoit le nom de son maître».

La manipulation parallèle exprimée entre le statut de la femme et l'esclavage est aujourd'hui une affaire délicate après le *Black Feminism* et la fin du «solipsisme blanc» (Adrienne Rich) sans parler des *chicanas* – mais il ne pose néanmoins pas le même problème que celui posé par un texte plus récent comme «*'White Slavery' Versus the Ethnography of 'Sexworkers'. Women in Stag Films at the Kinsey Archive*» publié par la théoricienne *Linda Williams* en 2003. Assimiler esclavage blanc et pornographie en 2003 est bien moins pardonnable. Il faut ainsi aujourd'hui détacher délicatement la peau métaphorique du texte qui malgré sa puissance évocatrice ne correspond plus aux trajets hémisphériques (Nord/Sud aussi bien que cervicaux) qui ont été effectués par les différents féminismes. N'en garder que la rage documentaire et historique puisque des éléments du discours nous séparent aujourd'hui du texte de cette conférence. Rappelons néanmoins que la famille de Voltairine de Cleyre était farouchement anti-esclavagiste et que les anarchistes dont il est question ici ne sont pas des bourgeoises suffragettes mais plutôt des mouettes venues de loin, des pogroms de l'est et des cotons du sud. Shulamith Firestone<sup>1</sup> rappelle que les mouvements des femmes aux USA se sont développés au départ de manière parallèle aux mouvements abolitionnistes et que ce sont ces combats qui ont souvent ouvert les yeux à de nombreuses femmes au sujet de leur condition. Pour Etienne Balibar «le 'nœud négatif' du racisme et du sexisme n'implique nullement, en contrepartie, une unité de l'antiracisme et de l'antisexisme: il semble qu'on touche ici une limite de l'universalité des «libérations»».<sup>2</sup> Ma lecture du présent ouvrage s'intéresse plus au basculement du féminisme vers le queer, ce qui nous sépare et ce qui fonctionne encore dans le discours de ces deux anarchistes, je m'attache donc

1 Shulamith Firestone, «The Women's Rights Movement in the U.S.A.: New View», in *Notes from the First Year, The New York Radical Women*, New York, 1968.

2 Etienne Balibar «Racisme et sexisme» in *Sexe et race, Discours et formes nouvelles d'exclusion du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle*, 1989-1990.

à certains textes plutôt qu'à d'autres comme une invitation à vous emparer ensuite à votre tour de l'ensemble de l'ouvrage. Cette préface se veut avant tout une amorce.

Voltairine De Cleyre, à l'occasion de la conférence intitulée «Les barrières de la liberté», prononcée le 15 mars 1891, devant la *Liberal Convention* à Topeka, au Kansas, s'interroge sur le droit des femmes à disposer d'elles-mêmes. Quel trajet mental et social aura-t-on su effectuer depuis 1891? Combien d'années nous ont séparés de la publication de ce texte en français et pourquoi? Le 15 mars 1891, dans un effet de retour vers le futur, offre de grandes similitudes avec notre très récent 17 janvier 2014. C'est pourquoi j'ai volé à mon tour le titre de cette préface à VDC. *Il ne coule pas de source que la justice d'une époque soit la justice de la suivante*, en guise d'avertissement, avant de se lancer dans l'exercice de l'actualisation *steampunk* irrémédiablement truffé d'anachronismes de lecture. De Cleyre précise: «le fardeau que nos ancêtres ont porté ne sied nullement à nos épaules; ce qui ne veut pas dire qu'il ne seyait pas aux leurs.» et elle insiste sur ce qu'elle appelle *la progressivité de la justice*. C'est aux rapports de vitesse qu'il nous faut donc prêter attention ici. La célérité judiciaire et l'émancipation individuelle n'enclenchant pas les mêmes régimes moteurs.

Elle reprend dans cette allocution la célèbre formule de Proudhon, par ailleurs réputé pour sa misogynie<sup>3</sup>, «La propriété c'est le vol.» en déclarant «Qu'est ce que la femme? Une propriété!». Une propriété que l'on s'octroie d'office, dont on dispose. Une propriété dès

3 Par exemple dans *La Pornocratie* ou *Les Femmes dans les temps modernes* (1875, œuvre posthume): «Je dis que le règne de la femme est dans la famille; que la sphère de son rayonnement est le domicile conjugal; que c'est ainsi que l'homme, en qui la femme doit aimer, non la beauté, mais la force, développera sa dignité, son individualité, son caractère, son héroïsme et sa justice (...)» et «Une femme qui exerce son intelligence devient laide, folle et guenon».

lors occupée, annexée et assiégée. (Si Proudhon représente d'ailleurs une certaine image de l'anarchisme qui ne va pas de pair avec le féminisme, Joseph Déjacque lui répondait en 1857 dans son pamphlet *De l'Être-Humain mâle et femelle* – Lettre à P. J. Proudhon<sup>4</sup> en s'opposant à sa vision parcellaire.)

Le 17 janvier 2014, Beatriz Preciado écrit dans *Libération* : « Cavité potentiellement gestatrice, l'utérus n'est pas un organe privé, mais un espace public que se disputent pouvoirs religieux et politiques, industries médicales, pharmaceutiques et agroalimentaires. Chaque femme porte en elle un laboratoire de l'État-nation, et c'est de sa gestion que dépend la pureté de l'ethnie nationale. Depuis quarante ans en Occident, le féminisme a mis en marche un processus de décolonisation de l'utérus. » VDC dressait déjà la liste des trois ennemis de l'émancipation féminine : le théologien, l'homme de loi et le scientifique, que l'on retrouve de manière plus précise ici chez Preciado, non plus en tant qu'hommes mais comme entités ou institutions. Le genre en a été effacé, VDC s'intéresse plus à la femme qu'à son utérus, même si dans le premier texte elle évoque également l'utérus de manière assez précise : « Et, en cherchant de la sorte, il a trouvé que l'antichambre de la vie était la cellule d'une prison ; il a découvert que la plus sainte et la plus pure partie du temple qu'est le corps – si jamais une partie peut être plus sainte ou plus pure qu'une autre –, l'autel où l'amour le plus dévoué devrait être déposé, était en fait ravagé, bafoué. » Preciado parle, elle, de l'utérus comme cavité et non comme organe exclusivement féminin. La philosophe espagnole se positionne historiquement après la déconstruction de la féminité et la désintégration de

4 « Votre intelligence, virile, entière pour tout ce qui a trait à l'homme est comme châtrée dès qu'il s'agit de la femme. Cerveau hermaphrodite, votre pensée a la monstruosité du double sexe sous le même crâne, le sexe-lumière et le sexe-obscurité, et se roule et se tord en vain sur elle-même sans pouvoir parvenir à enfanter la vérité sociale. »

l'essence de la femme, sa lecture des événements diffère donc de celle portée par l'anarchiste féministe américaine en 1891. Lire VDC aujourd'hui est capital d'autant plus avec la *movida* arriérée opérée par l'Espagne qui remet aujourd'hui en cause l'avortement, faisant hurler Preciado qui nous incite à juste titre à la grève des utérus.

Dans ce texte qui démarre sur la réappropriation de la célèbre formule de Proudhon, De Cleyre dresse le portrait d'une femme débordée d'enfants qui figure peut-être ce que pourrait devenir la femme espagnole si rien ne se produit et vite. Un effet de retour du futur : « Les faits pathétiques de l'existence d'une femme ordinaire » ; « les intentions sont de rendre la femme dépendante de 'l'État' plutôt que d'un mari. Leur argument est très spéieux : l'un des services des plus nécessaires et importants que la femme rend à l'État est sa capacité de reproduction. En conséquence, chaque mère mérite le soutien et la protection de l'État. *O tempora! O mores!* Protée réapparaît! Encore, être protégée et soutenue! Et ses enfants appartiennent à qui? à l'État!». Preciado encore : « Voici le message envoyé par le gouvernement aux femmes du pays : ton utérus est un territoire de l'État, domaine fertile pour la souveraineté nationale catholique. Tu n'existes qu'en tant que mère. Ecarte les jambes, deviens terre d'insémination, reproduis l'Espagne. » Que s'est-il passé ou plutôt que ne s'est-il pas passé?

On en trouvera une réponse dans la seconde partie du présent ouvrage avec un texte d'Emma Goldman. Dans « La tragédie de l'émancipation féminine », publié en mars 1906, dans le journal *Mother Earth*, dont elle était la rédactrice en cheffe, Emma Goldman explique que les émancipations légales ne font pas tout, que l'évolution des mentalités et la prise de conscience individuelle est primordiale. Il semble en Espagne, par exemple, mais en France désormais aussi, aux vues des récentes manifestations, que l'évolution

des mentalités et la prise de conscience ayant permis l'évolution des sociétés ait aujourd'hui disparu de l'inconscient collectif et que l'État s'apprête à reprendre les rênes. L'ennemi de l'émancipation serait, rappelons-le, pour ces deux anarchistes, le capitalisme.

Ce texte d'Emma Goldman s'appuie ainsi sur le postulat très clair que les théories queer ne viennent pas aujourd'hui remettre en cause : « Je commencerai par une affirmation : sans tenir compte de toutes les théories politiques et économiques qui traitent des différences fondamentales entre les nombreux groupes de l'espèce humaine, laissant de côté les distinctions de classes et de races aussi bien que les frontières artificiellement tracées entre les droits de la femme et ceux de l'homme, il existe un point où ces divergences peuvent se rencontrer et **se fondre dans un tout parfait.** » (je souligne cette fin de phrase qui selon moi pose problème dans l'amalgame qu'elle suggère et que j'ai envie de lire dans le sens d'une harmonie à réaliser plutôt qu'une refonte).

Le texte s'achève d'ailleurs sur une dénonciation clarifiée : « Si l'émancipation féminine partielle doit se transformer en une émancipation complète et véritable de la femme, c'est à condition qu'elle fasse litière de la notion ridicule qu'être aimée, être amante et mère est synonyme d'être esclave ou subordonnée. Il faut qu'elle se débarrasse de l'absurde notion du dualisme des sexes, autrement dit que l'homme et la femme représentent deux mondes antagonistes. » Le binarisme homme-femme est la clé du problème.

Certains allers-retours dans l'espace temps sont plus explicites encore. Le texte d'Emma Goldman intitulé « Le trafic des femmes », publié dans le recueil *Anarchism and Other Essays* en 1910, fait écho et inversement au premier chapitre de l'anthologie des textes de Gayle Rubin, *Surveiller et jouir, Anthropologie politique du sexe,*

« Le marché aux femmes, 'économie politique' du sexe et systèmes de sexe/genre ». « The Traffic in Women » de Rubin date de 1975 et porte exactement le même titre que celui de l'article original d'Emma Goldman<sup>5</sup> détails perdus dans les diverses traductions françaises de leurs titres respectifs. L'hommage de Rubin à Goldman se dilue dans les diverses traductions puisqu'elle n'y fait d'ailleurs pas directement référence dans le texte. Le trafic se transforme en marché pour répondre à Marx et Engels dont il est largement question.

Goldman nous dit : « Nulle part la femme n'est reconnue pour son mérite mais toujours par rapport à son sexe. Il est donc presque inévitable qu'elle paie son droit à l'existence ou la place quelconque qu'elle occupe contre des faveurs sexuelles. Qu'elle se vende à un seul homme, à travers le mariage ou en dehors, ou à plusieurs hommes, n'est ensuite qu'une question de degré. Que nos réformateurs l'admettent ou non, l'infériorité économique et sociale de la femme est responsable de la prostitution. » Rubin lui répond en quelque sorte avec cette assertion : « Qu'est-ce qu'une femme domestiquée ? Une femelle de l'espèce » paraphrasant Marx et son « Qu'est-ce qu'un esclave nègre ? Un homme de race noire. » Notons ici que Rubin reprend donc malgré elle le parallèle métaphorique entre esclavage et condition féminine. Elle ajoute qu'une femme est une femme et que seules les conditions données d'une époque – c'est-à-dire le contexte historique, juridique, social – font d'elle une domestique, une épouse, une playmate, un dictaphone humain... Si Emma Goldman dénonce l'industrialisation, et les dommages générés par le capitalisme qui maintient l'existence d'une société phallocrate, Gayle Rubin explique que le capitalisme a récupéré à son compte des données historiques déjà présentes. L'oppression des femmes n'est pas née du capitalisme et n'est pas non plus stric-

5 Voir à cet effet « Translations du genre », Entretiens croisés avec Oristelle Bonis, Cynthia Kraus et Gail Peterson in *Les Cahiers du Genre*, n°54, L'Harmattan, 2013.

tement occidentale, elle s'appuie sur des données ethnographiques et sur le travail de Lévi-Strauss en la matière. Rubin dénonce ce qu'elle nomme le «système sexe/genre». Cette dénonciation est déjà présente entre les lignes dont il nous faut démêler les fibres du corpus que vous vous apprêtez à lire et c'est à mon sens ce qui caractérise encore aujourd'hui la force de frappe de ces textes que j'ai lus et reçus comme un uppercut de réveil et de mise en abîme.

Les conditions de vie non industrialisées assignaient les femmes à certaines tâches et les hommes à d'autres, le capitalisme et l'industrialisation ont rendu possible l'exploitation directe de la force des femmes en annulant le facteur force physique grâce aux machines, et que ce qui aurait du être facteur d'émancipation est devenu facteur de double exploitation. La perception de l'usage possible des corps dans une société donnée est question de point de vue c'est-à-dire de puissance symbolique plutôt que de puissance physique. Il existe une adaptabilité des systèmes de domination aux contextes historiques et sociaux et inversement mais ce n'est pas parce que la frise chronologique fait des nœuds qu'on ne peut pas les défaire, c'est en étudiant le nœud qu'on apprend à le défaire.

Bonne lecture.

Émilie Notéris

